

ENQUÊTE SUR UN AVOCAT AU-DESSUS DE TOUT SOUPÇON

Il défend Bernard Tapie, Roman Polanski, Ladj Ly
ou encore la banque UBS et les laboratoires Servier.
Mais qui est vraiment Hervé Temime ? Christophe Boltanski
s'est penché sur le cas d'un pénaliste aussi craint que puissant.

Un lieu raconte-t-il un homme ? Dans son bureau d'angle aux dimensions élyséennes, rien ne permet de deviner le métier de M^e Temime. Pas de robe noire oubliée à une patère. Aux murs parcourus de lambris dorés ne pendent que des toiles abstraites ou hyper-réalistes. Les étagères alignent des catalogues d'exposition et non des manuels de droit racornis à force d'être consultés. Assis devant une immense table de style pop, le maître de céans tourne le dos à quatre triangles fluo du plasticien Daniel Buren. « En vieillissant, je suis devenu très sensible à mon environnement esthétique, me lance-t-il en cet après-midi d'hiver. Comment le dire de façon pas trop pédante ? J'aime ce qui est beau. » Son cabinet occupe deux étages entiers d'un immeuble néo-classique de la rue de Rivoli face aux colonnades du Louvre. Et pour arriver jusqu'à son bureau muséal, il faut emprunter un escalier d'honneur en marbre puis traverser des salons d'apparats baignés de lumière.

Un détail cependant attire un peu plus le regard : sa table et ses rideaux brillent d'un jaune éclatant, tout comme les couvertures en carton qu'il utilise les jours d'audience ou le logo de son cabinet, un « T » entouré d'un carré. Jaunes eux aussi. La couleur de l'or, le symbole de l'argent, de la puissance. Et de l'orgueil. Tient-on là une piste ? Il élude avant de changer de sujet. Près de la fenêtre trône une sculpture de l'artiste Arman. Deux plaques transparentes qui enserrant des centaines de petits ronds colorés. Des jetons de casino ? Oui, et les yeux de l'avocat pétillent derrière ses éternelles lunettes rondes en écailles : « Ils viennent du Palais de la Méditerranée. » Longtemps, il a défendu la mémoire de l'héritière de cet établissement de jeux niçois, Agnès Le Roux, disparue mystérieusement en 1977. Les piécettes

multicolores de l'œuvre en plexiglas renferment-elles seulement des souvenirs de prétoire ? Pour le moment, M^e Temime n'en dit pas plus. Et il faut se contenter du décor.

À 62 ans, il est l'un des avocats les plus puissants de France, l'un des plus demandés, l'un des plus chers, celui du show-biz et du monde des affaires. Il conseille Roman Polanski, Ladj Ly (le réalisateur des *Misérables*), Catherine Deneuve, Laura Smet, Patrick Bruel, mais aussi des grands patrons comme Alain Afflelou ou Bernard Arnault, en passant par l'oligarque russe Dmitri Rybolovlev. Si la lumière n'est pas pour lui déplaire, il n'aime rien tant que cultiver le mystère. Quel est son Rosebud ? Il pourrait savourer ses succès, mais il continue à travailler comme un forcené. Après quoi court-il ? Un médecin, ce sont ses patients qui en parlent le mieux. La règle, se dit-on, est transposable pour un avocat. Sauf que ceux que « soigne » M^e Temime sont souvent des *very important people* soucieux de préserver leur tranquillité.

À la simple mention de son nom, Bernard Tapie et Gérard Depardieu, ses clients depuis des années, ont pourtant accepté de me parler de lui. Le premier apprécie son goût de la « rigolade », ce caractère « solide », cette « grande simplicité », quand le comédien salue une sensibilité, une « humanité hors norme » et ce sens des mots : « Hervé parle juste. Il parle vrai. » L'immarcescible Nanard tout autant que le grand Gégé semblent décrire un double d'eux-mêmes, comme si la star du barreau leur avait tendu un miroir. Ne s'investit-il pas lui-même corps et âme dans sa mission d'avocat ? Plus la mise est haute sur le grand tapis vert de la justice, plus il jubile, mais avec des maniaqueries dignes des grands champions de poker. C'est l'une de ses plus proches, Valérie Lemerrier, qui livre cet indice. À ma demande d'entretien, l'actrice a d'abord répondu par un court texto : « Pour Hervé, je suis là. » Assise dans un café près de la Comédie-Française, un soir de décembre, elle révèle l'un des rituels de l'homme avec qui elle a vécu pendant sept ans : « Avant chaque procès, →

→ ses affaires sont prêtes la veille. Il a ses vêtements fétiches. » Sous la toge, une chemise blanche et un costume, tous deux taillés sur mesure et dont il a choisi lui-même les tissus. « C'est sa protection », glisse Valérie Lemerrier. Sa protection contre quoi ? « Hervé donne l'apparence d'un gentil garçon, mais il n'est pas lisse du tout, me prévient la romancière Yasmina Reza, qui fait partie de ses amis. C'est quelqu'un de très complexe. »

Il fait salle comble à chaque audience

M^e Temime pratique ce qu'on appelle le « droit pénal des affaires », un domaine hybride à la confluence du crime et de l'argent, dont il est, avec d'autres, l'un des pionniers. Récemment, il a même été appelé en renfort par un grand cabinet anglo-saxon chargé des intérêts du géant suisse UBS, condamné en 2019 et en première instance par la justice française à une amende record (4,5 milliards d'euros) pour évasion fiscale. Son cabinet est une véritable entreprise. Autour de lui, une douzaine de collaborateurs et quatre associés dont Julia Minkowski, l'épouse de Benjamin Griveaux, qui a participé à l'élaboration du « programme justice » du candidat Macron, et deux anciens secrétaires de la conférence, cette élite de la robe, élue chaque année lors d'un concours d'éloquence. M^e Temime assiste parfois à ces joutes oratoires déjantées, à la manière d'un recruteur de club de foot en quête du nouveau Mbappé : « J'adore dénicher des futurs bons. » Il se flatte de réunir « la meilleure équipe pénale de France », profilée pour la victoire. Ses derniers trophées ? La relaxe, en 2018, de Guy Wildenstein, richissime marchand d'art poursuivi pour fraude fiscale. Et un an plus tard, celle, retentissante (même si

mais dès qu'il commence à plaider, Hervé Temime se métamorphose. Le personnage élégant et débonnaire, tout en rotondités, cède la place à un être fiévreux, inspiré, tendu vers un seul but. Sans recourir à ses notes, sans même consulter ses documents, il parvient à réduire l'affaire à quelques énoncés simples. Au bout de vingt minutes chrono, il n'en reste pas grand-chose : plus de délit, plus de mobile, plus de témoins à charge.

Tous les ténors du barreau ont leur recette. Une façon d'interroger les témoins, une figure de rhétorique, une capacité à émouvoir les jurés ou des répliques cultes qu'ils ressortent comme des bouées de sauvetage. « Si vous condamnez cet homme, vous aurez jugé, mais vous n'aurez pas rendu justice », répète Eric Dupond-Moretti. René Floriot, grande figure des prétoires de l'après-guerre, traînait le sobriquet de « Y a qu'un malheur », parce qu'il faisait toujours précéder ses ripostes les plus cinglantes par la même rengaine prononcée avec sa voix de faubourg : « Y a qu'un malheur, c'est que c'est pas vrai et je le prouve. » Hervé Temime, c'est d'abord une voix. Une voix forte, sans être virulente, une voix claire. Une voix à réveiller les morts lorsque la salle s'assoupit. Puis des mots précis, affûtés. Pas de formules toutes faites ni d'effets de manche. Lui-même dit rechercher « la simplicité ». Il réproche « l'éloquence pour l'éloquence », tout ce qu'il qualifie de « gonflette oratoire ». « Lors d'un procès, il n'a peur de rien, ni de déplaire ni du qu'en-dira-t-on, me dit Yasmina Reza, qui l'a vu plusieurs fois à l'œuvre. Tout ce qu'il a de mieux en lui, d'aisance et de liberté, se développe à ce moment-là. Il a une espèce de rhétorique qui ne laisse pas de place au doute. C'est comme si c'était improvisé et en même temps très structuré. » Et de conclure : « Vous êtes tenté de commettre un crime pour savoir comment il va vous défendre. »

« Vous êtes tenté de commettre un crime pour savoir comment Hervé Temime va vous défendre. »

YASMINA REZA

le parquet a fait appel), de Bernard Tapie, accusé d'escroquerie et de détournement de fonds publics. Dans les deux cas, il a gagné à la surprise générale, face à des vents violents, une *vox populi* hostile et un parquet qui avait requis de lourdes peines. En ce moment, dans son cabinet, s'empilent des dossiers étiquetés « Mediator », ce médicament responsable de plusieurs centaines de morts, commercialisé par les laboratoires Servier qui l'ont désigné pour leur défense. « Je suis souvent du mauvais côté du manche, dit-il. C'est-à-dire du bon pour un avocat. »

Il fait partie, en tout cas, de ceux qui, lorsqu'ils se produisent au tribunal, font salle comble. Étudiants en droit, simples badauds ou figures des médias en quête d'émotions fortes viennent l'écouter comme s'il donnait un récital. « Vous avez remarqué ce silence autour du palais ? écrit à l'occasion sur son compte Twitter, le célèbre blogueur Maître Eolas. Ce recueillement dans les couloirs ? M^e Temime est en train de plaider. » Le voici le 30 janvier 2020, devant la cour d'appel de la Gironde. Le prévenu, gérant d'une charcuterie industrielle, est accusé d'avoir incendié son usine pour toucher l'assurance et éponger une partie de ses dettes. Une affaire banale, si l'on peut dire,

Si Dupond-Moretti assume fort bien son surnom d'« Acquitator », Temime se récrie chaque fois qu'on essaie de lui coller celui de « Relaxator ». Étonnante humilité dans une profession dont ce n'est pas la qualité première. « En fait, je suis d'une superstition folle », finit par m'avouer le faux modeste après quelques tergiversations. Puis il souffle, presque en touchant du bois : « Cela fait longtemps que je n'ai pas perdu de procès majeur. Du coup, j'ai encore plus peur pour le prochain. » Est-ce pour cette raison qu'il expose ses jetons de casino comme des grigris ? « J'ai parfois été tétanisé, incapable de me lever tellement j'étais paralysé par l'angoisse. » S'est-il choisi le jaune comme couleur fétiche pour s'attirer la bonne fortune ? « Gagner : aujourd'hui, il n'y a que ça qui m'intéresse, assène-t-il. Le reste est littérature. » Un homme que le gain et la perte obsèdent s'appelle un joueur.

Hervé Temime ne boit pas, ne fume pas, mais à ses heures perdues, il s'adonne à des plaisirs tout aussi prenants : ceux fondés sur le calcul ou le hasard, voire les deux. Il dit tenir ça de son père, un ancien champion de bridge. « J'ai, comme lui, ce qu'on appelle "le sens des cartes". » Les carrés d'as l'emmenent →

« PRENDS TEMIME... »

LE NOM DU PÉNALISTE SE TRANSMET COMME UN PRÉCIEUX SÉSAME
DANS LE MONDE DES AFFAIRES ET DU SHOW-BIZ. PREUVES À L'APPUI.



Gérard Depardieu,
accusé de viol en
2018 (plainte classée
sans suite).



Le réalisateur
Ladj Ly, visé
par des articles
sur son passé
judiciaire.



Le marchand d'art **Guy
Wildenstein**, poursuivi
pour fraude fiscale puis
relaxé.



Roman Polanski,
poursuivi
par la justice
américaine
depuis 1977.



Laura Smet, en conflit
avec Laeticia Hallyday
sur la succession de son père.



Avec **Bernard
Tapie** lors
de son procès
en 2019.



Jean-Noël Guerini
lors de son procès pour détournement
de fonds publics en 2014.



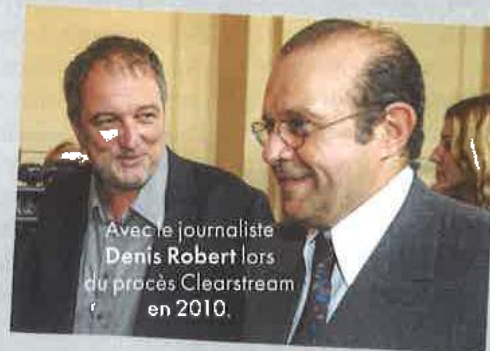
**Patrick
Bruel**,
visé par une
enquête
pour
agression
sexuelle.



L'oligarque
**Dmitri
Rybolovlev**,
en conflit avec
son ancien
marchand d'art.



Avec
le chirurgien
**Stéphane
Delajoux**,
accusé à tort
d'avoir mal opéré
Johnny Hallyday
en 2009.



Avec le journaliste
Denis Robert lors
du procès Clearstream
en 2010.

→ au nirvana. Et lui qui se dévoile si peu ne peut s'empêcher de déclarer sa flamme. « J'aime les jeux ! » s'exclame-t-il. Lesquels ? « Tous. » Il ressent le besoin d'affronter le hasard. Au risque de verser dans la psychologie de bazar, on peut se demander s'il n'essaye pas inlassablement de conjurer le sort.

Meubles Knoll et Jaguar type E

Le destin, il l'affronte très tôt. Né à Alger en 1957, au plus fort d'une guerre qui ne dit pas son nom, il quitte la ville quatre ans plus tard pour ne jamais revenir. De son pays perdu, il prétend ne conserver « aucun souvenir ». Il grandit à Versailles, lieu improbable pour une famille juive algérienne qu'il décrit comme joyeuse et fantasque. Dans cette ville bourgeoise, catho' tendance « tradi' », le fils de rapatriés découvre sa différence : « On était juifs et fiers de l'être, sans être religieux, mais il valait mieux que les voisins ne le sachent pas. » À 10 ans, il subit une perte irréparable : son père, médecin, meurt d'un cancer. Il en garde l'image d'un « seigneur », d'un être « généreux » et « exigeant », capable de le réprimander quand il n'est que deuxième en classe. Le voici orphelin, mot qu'il exècre. Fils unique, il préfère se dépeindre en enfant-roi, adulé par sa mère Helyett et sa grand-mère Magali – Gaï de son petit nom. Une femme qui « tutoyait les étoiles ». À son souvenir, il sourit. « Vous lui auriez parlé de Marlon Brando, elle vous aurait répondu : "Ah oui, bien sûr, mais à côté de mon petit-fils, qu'est-ce qu'il est moche !" À ses yeux, j'étais une sorte de récompense suprême, de vengeance à tous les malheurs qui s'étaient abattus sur notre famille. »

Sa vocation lui vient dès l'adolescence. Il parle bien en public et l'injustice, devenue une intime, le révolte. Il a toute une théorie sur les grands avocats qui ont perdu leur père, de Robert Badinter à Éric Dupond-Moretti, en passant par Georges Kiejman. En 1979, il prête serment, remporte le concours d'éloquence du barreau des Yvelines et emménage dans un petit appartement dont il a hérité, près de la gare de Versailles-Chantiers. « J'avais ma plaque et je vivais là. Les premiers honoraires que j'ai reçus, c'étaient des billets. Je les ai glissés sous l'oreiller de ma grand-mère. » Il se forme sur le tas, sans patron de stage, partage un cabinet avec une copine, la femme de son cousin, M^e Michèle Djian-Lascar « On avait le tout-venant, se souvient-elle. Du viol, du petit larcin... »

À l'époque, il porte des cheveux longs, vit la nuit, dort jusqu'à midi et dépense sans compter. Il collectionne montres et stylos de marque, s'habille en Marcel Lassance, comme Mitterrand, et roule en Jaguar, la plus belle, de type E, achetée avec le prêt alloué aux avocats débutants afin de les aider à s'installer. C'est un dandy, un flambeur, mais qui ne néglige jamais la logique. En parallèle de la fac de droit et de Sciences Po, il a étudié la comptabilité, cette chose carrée ennemie du hasard : « J'aime les chiffres, c'est maladif chez moi. » Pour se distraire, Michèle lui demande parfois de résoudre des calculs de tête. Il trouve le résultat avant même qu'elle ait eu le temps de noter l'opération. Aujourd'hui encore, à la barre, il peut disserter sur une suite géométrique ou sur la relation de Chasles. Le dossier pénal, selon lui, peut se réduire

à une série de formules sur un tableau noir. « C'est une des rares choses que j'explique à mes collaborateurs : concevez chaque affaire comme un problème dont vous devez trouver la solution. » Un CQFD simple et rapide. Qui n'empêche pas les aléas de la vie.

À Versailles, il se sent à l'étroit. À la fin des années 1970, une rencontre accélère son transfert dans la capitale. Venu écouter le grand pénaliste Jean-Louis Pelletier, il fait la connaissance de son stagiaire, Thierry Herzog. Ils ne vont plus se quitter. En janvier 1983, les deux hommes ouvrent leur cabinet, quai Saint-Michel, au-dessus de la librairie Gibert Jeune. Ils choisissent ensemble la déco : meubles Knoll achetés à crédit et moquette blanche Saint-Maclou. Ce sont leurs mères qui tiennent parfois le standard. « Thierry a encore la sienne avec lui, s'amuse Hervé Temime. Moi, je me suis émancipé. » Mais ils ont conservé l'un et l'autre leur bureau Knoll. « Celui d'Hervé fait vingt centimètres de plus parce qu'il avait déjà la folie des grandeurs », ironise Thierry Herzog, coudes posés sur son mobilier aux formes tubulaires. Ses locaux, situés au début de l'avenue de l'Opéra, sont bien moins luxueux que le cabinet de son ami. « Regardez, j'ai encore notre papier à en-tête. C'est beau, hein ? On était bien là-bas », soupire celui qui deviendra des décennies plus tard l'avocat de Nicolas Sarkozy, pour le meilleur et pour le pire (sa proximité avec l'ancien chef de l'État lui vaudra une mise en examen en 2014).

Avant de devenir un ténor du barreau, Temime a longtemps été l'un des « trois H ». H comme la première lettre de son prénom Hervé. H comme Herzog, H comme Haïk. Pierre Haïk, un autre jeune avocat promis à un bel avenir. Au mitan des années 1980, ils forment un trio inséparable, genre tontons flingueurs. Au palais de justice de Paris, on les retrouve fréquemment sur le même banc.

Ils « saucissonnent » les dossiers, comme



Avec sa mère et sa grand-mère le jour de sa prestation de serment le 22 janvier 1979.

ils disent dans leur jargon, et plaident ensemble, toujours dans la même enceinte, au premier étage, côté quai des Orfèvres, devant la 16^e chambre correctionnelle, aujourd'hui réservée aux affaires de terrorisme, mais spécialisée à l'époque dans les « stups ». Les « trois H » se forment leur clientèle chez les dealers. Tous les matins, samedi compris, ils vont leur rendre visite en prison. Fresnes, Fleury-Mérogis, Bois d'Arcy, la Santé... Ils arrivent à 8 heures tapantes, avant la promenade. Alors que les gros cabinets gèrent les affaires de loin, ils font acte de présence, se montrent à l'écoute. Rapidement, ils bousculent les quelques notables qui règnent sur le marché et en raflent la plus grosse part. « Je devais avoir, dit Hervé Temime, entre 80 et 100 détenus en cours d'instruction. Thierry et Pierre en comptabilisaient 150 à 200 chacun. On a fait un ménage incroyable. Et dérangé des gens qui étaient dans leur petit confort et demandaient des sommes folles sans rien foutre ! »

Ils vivent sur un grand train et, au tribunal, cela fait des envieux. Un juge, « un connard », selon Herzog, finit par les appeler les « trois hasch », fine allusion, on l'aura compris, à leur cœur de métier. « Beaucoup d'avocats aussi les considéraient comme des gens sans foi ni loi », se rappelle Gilles Piquois, ancien collaborateur de Temime, devenu aujourd'hui l'un des meilleurs juristes sur les questions d'asile. Les « H » s'en moquent. Le midi, avant le début des audiences, ils trônent à la buvette du palais,

déjeunent toujours à la même table, la première à droite en entrant, disposent de serviettes en tissu, alors que les autres n'ont droit qu'à un carré de papier. « Quand on était jeune, c'était un grand honneur d'être invité à s'asseoir avec eux, s'émue Pierre-Olivier Sur, ancien bâtonnier de Paris, volontiers lyrique au souvenir de leurs joyeuses tablées. On riait, on disait du mal, on s'aimait. C'était une ambiance bravache, extrêmement sympathique, intelligente et libre. » Une fraternité se crée et, en 1991, Hervé Temime fonde l'Association des avocats pénalistes, après avoir hésité à la baptiser ainsi. « Parce qu'on défendait des trafiquants, on était traité comme des gangsters. Lors d'un procès, j'ai entendu un avocat dire au président de la cour : "Je tiens à vous rassurer, je ne suis pas pénaliste." C'était un gros mot, alors que c'est peu à peu devenu le plus grand chic. »

La « bande de la 16^e » finit pourtant par se lasser de ses matinales aux parloirs. Ça tombe bien : un nouveau champ s'ouvre à eux. Détournements de fonds publics, pots-de-vin, financements occultes, emplois fictifs... Les juges n'hésitent plus à enquêter sur les scandales politico-financiers. Des députés, des maires, puis des chefs d'entreprise et des ministres découvrent le charme des perquisitions à l'aube, les convocations surprises à la PJ, les

J'ai adoré ça ! » Il renoue avec ses premières amours : l'arithmétique, la beauté des chiffres, le mental plus rapide que la machine. C'est son premier gros scandale financier. Bien d'autres suivront.

Main basse sur Le Figaro

Chez un avocat, « il faut de l'ego, mais pas trop », a-t-il l'habitude de dire. Comment devient-on l'avocat du Tout-Paris et du show-biz ? Est-ce à force d'en fréquenter les heureux élus ? La question le fait bondir : « Je déteste les mondanités, jure-t-il. Je ne sors pas, je déjeune seul ou avec une amie, je n'ai jamais de dîner d'affaires. » Peut-être, mais il connaît la terre entière. Le Mathis, ce bar privé et mythique de la rue de Ponthieu, le plus couru de la capitale au tournant des années 2000 ? Il y a noué une amitié avec Françoise Sagan, une habituée du lieu. À l'époque, la romancière est accro aux tapis verts ; lui, ce sont les bandits manchots. « J'avais commencé à jouer aux machines à sous, ce qui est à la fois stupide et addictif, me glisse-t-il au cours d'une conversation. J'ai arrêté. » Qui sait que pour mettre fin à sa dépendance, il s'est même fait interdire de casino ? Il pouvait y passer quatorze heures de suite,

« Hervé Temime pourrait nous faire croire qu'il y a une justice. En réalité, c'est lui qui sait parler à ces cons. »

GÉRARD DEPARDIEU

interminables gardes à vue. « Ils ont compris qu'ils allaient être traités comme des voyous. Ils avaient donc besoin de vrais pénalistes rompus à cet exercice », résume Thierry Herzog, le plus politisé de la bande. Lui adhère au RPR dès sa création, le parti largement visé à l'époque, et assure la défense de Jean Tiberi et de son épouse Xavière dans l'affaire des faux électeurs du V^e arrondissement. Temime vogue, de son côté, au secours du président de la région Île-de-France, compromis dans un vaste système de marchés truqués tandis que Pierre Haïk est engagé par Michel Roussin, directeur de cabinet de Jacques Chirac à la mairie de Paris, rattrapé par une autre fraude, celle des HLM. Dans chaque dossier, ils traquent le vice de forme, la nullité juridique, la faille, le procès-verbal manquant. À l'époque, on peut encore faire libérer quelqu'un parce qu'un juge a oublié de signer un acte, comme le démontre avec brio Olivier Metzner, un autre avocat célèbre, aujourd'hui décédé. Toute cette génération, rompue à la bataille de procédure, tient bientôt le haut du pavé.

Hervé Temime a très vite ajouté une corde à son arc en se plongeant, dès 1988, dans les arcanes de la haute finance. Ce n'est pas son domaine, mais le pénaliste est appelé à la rescousse pour éviter la détention préventive à un génie du Matif (le tout nouveau marché à terme des instruments financiers, qui affole les traders) dont la maison de courtage gère le portefeuille de la Cogema, une filiale du Commissariat à l'énergie atomique. Les sommes dérobées atteignent 259 millions de francs. Le dossier nécessite-t-il de comprendre les mécanismes de la bourse ? Qu'à cela ne tienne. À chaque visite au courtier incarcéré à la Santé, Temime amène des pages et des pages de listings. « Il fallait calculer la moyenne pondérée de la journée et les cours d'acquisition,

seul, coupé du reste du monde, les yeux rivés sur des icônes aux couleurs criardes et au pouvoir hypnotique. Non, la sculpture d'Arman ne trône pas pour rien dans son bureau. Souvenir des jours heureux et rappel aussi d'une ligne à ne pas franchir. « J'ai de l'affinité avec les joueurs, continue-t-il, parce qu'ils ont un rapport à l'argent et au plaisir qui est proche du mien. »

La vie aussi est une question de chance qu'il faut savoir saisir. C'est grâce à un autre de ses amis, Jean-Louis Borloo, que Temime s'introduit dans le monde du septième art. Dans les années 1990, le maire de Valenciennes vit alors avec Nathalie Baye. En butte à la presse people, l'actrice sollicite l'aide du pénaliste. Par la suite, elle lui adresse sa fille, Laura Smet, aux prises à son tour avec les paparazzis. Parallèlement, l'avocat rencontre non pas des qualités, mais comme simple spectateur, Gérard Depardieu. « Je jouais au théâtre. Il est venu me voir. Il était très discret », se souvient le comédien qui, très vite, fait de l'admirateur son défenseur lorsqu'il doit s'expliquer sur ses liens avec un escroc algérien, Rafik Khalifa. À chacun de ses démêlés judiciaires, le dernier en date étant une plainte pour viol classée sans suite, il se tournera vers celui qui est devenu un ami. « Je l'aime profondément, dit l'acteur. Il pourrait nous faire croire qu'il y a une justice. En réalité, c'est lui qui sait parler à ces cons. »

Comme le milieu carcéral, le cinéma fonctionne par le bouche-à-oreille. Après Depardieu, Hervé Temime conseille l'autre figure sacrée des écrans, Catherine Deneuve, qui s'est retrouvée également mêlée à l'affaire Khalifa lors d'opérations promotionnelles. Puis il s'occupe de la fille de celle-ci, Chiara Mastroianni, de Benoît Magimel, d'Alain Delon, de François Cluzet, pour ne citer qu'eux. Le 156, rue de Rivoli prend des allures de palais des ➔

⇒ festivals. Et le patron du cabinet y fraye à son aise. Les avocats, dit-il, ne sont-ils pas des artistes « sans le talent », « mi-saltimbanques, mi-ronds-de-cuir » ? Il admire ceux qui, comme lui, explorent l'humaine comédie et affrontent un public sans pitié. Les acteurs « sont ceux dont je me sens de loin le plus proche », écrit-il dans son autobiographie, *La Défense dans la peau* (Stock, 2012). Très secret dès qu'il s'agit de son intimité, il ne mentionne pas Valérie Lemerrier. Leur histoire a pris fin avant que le livre ne sorte. Quand je cite son nom, il dit seulement : « J'ai eu la chance de partager ma vie avec une femme exceptionnelle. » L'actrice est moins avare de confidences. Elle sourit encore au souvenir des blagues de collégien de son ancien compagnon. « Un jour, Hervé a fait croire à quelqu'un qu'en payant très cher, il pouvait changer son signe du zodiaque. » Elle décrit une bête de scène, capable de chanter à tue-tête *Je restais seule dans ma chambre* de Françoise Hardy devant vingt personnes. « Finalement, j'ai plus le trac que lui. Avec lui, même Depardieu se marre. » Jamais cependant elle ne l'a entendu plaider. « Il avait peur qu'on me reconnaisse et que les journalistes m'embêtent. » Un samedi matin, elle veut acheter *Le Figaro*, mais ne le trouve pas à son kiosque habituel. Elle ignore que le journal a assassiné son dernier spectacle. « Hervé avait fait le tour de mon quartier pour acheter tous les exemplaires de peur que je tombe dessus. » À l'entrée de son cabinet, il a accroché une photo d'elle, en noir et blanc, prise par Bettina Rheims, dans une brasserie en 2006. Elle rayonne, verre

En novembre 2009, le docteur Stéphane Delajoux n'a commis aucun délit, mais il soigne le chanteur le plus célèbre de France, Johnny Hallyday. Deux semaines après une opération, le rockeur part à Los Angeles et fait une infection puis tombe dans le coma. Pour le neurochirurgien, le cauchemar commence. Il est accusé d'avoir commis « un massacre ». Les médias le traitent de « boucher ». Johnny va le traduire devant l'Ordre des médecins. Et Delajoux ne peut rien dire, secret médical oblige. Impossible de raconter que son patient s'est enfui de l'hôpital et a été retrouvé ivre mort quelques heures plus tard, avant de sauter dans un avion. « Prends Temime, il est génial! » lui dit Laura Smet qui vit avec le frère cadet du médecin, tout en étant la fille de Johnny. Les Hallyday, parfois, flirtent avec les Atrides. Mai 2010, les experts réunissent les deux parties à l'hôpital du Kremlin-Bicêtre afin de rendre leur conclusion. Verdict : l'opération a été effectuée « dans les règles de l'art ». L'avocat se tourne vers son client : « Laissez-moi une minute. On va commencer à communiquer. » Sans attendre la publication du rapport, il en divulgue le contenu à la centaine de journalistes massés à l'extérieur. « Hervé a pris tout le monde à revers, dit Delajoux. Ça faisait quand même six mois qu'on s'en prenait plein la gueule. »

Comme par un fait exprès, la plupart des clients de M^e Temime ont mauvaise presse. « Je n'aime pas les gens vertueux et encore moins les donneurs de leçon », reconnaît-il. Pour lui, défendre Roman Polanski est presque une philosophie. En 2009,

« J'ai conscience de la difficulté des victimes de violences sexuelles à affronter la justice. Mais en appeler sans cesse à l'opinion, c'est mettre les accusés dans l'incapacité absolue de se défendre. »

HERVÉ TEMIME

de vin à la main, devant un poulet frites. « Hervé, raconte-t-elle, avait fait un pari sur le nombre d'entrées d'un film dans lequel je jouais. Il avait perdu et il avait invité tout le monde. » À chaque fois qu'elle se produit quelque part, il achète des tickets le premier jour afin de lui porter chance. « C'est quelqu'un d'excessif, dit l'ex-compagne avec tendresse. Il y a de la démesure en lui. »

Comment défendre « un type pareil » ?

Il ne prend des congés que très rarement, dort entre deux et cinq heures par nuit. Il ne l'a pas avoué à sa mère de peur de l'inquiéter : « Vous voyez que je ne suis pas sorti de la psychanalyse », lance-t-il en riant. Il lui arrive d'envoyer des e-mails à ses collaborateurs à 5 heures du matin. Il ne met jamais son téléphone en mode avion et répond aux SMS dans les minutes qui suivent. « Je suis malheureusement très joignable et très réactif. » Lorsqu'on lui demande le nombre de dossiers qu'il suit à l'heure actuelle, il pousse un « pfff! » puis prend le temps de réfléchir : « Ceux où je plaiderai ? Une centaine. Ça paraît fou ! » Accro, on vous dit. « À l'audience, c'est comme si j'étais en vacances. Il y a de la tension, mais au moins, je suis dans une bulle. Personne ne m'emmerde ! »

il sort le réalisateur, déjà condamné en 1977 aux États Unis pour « rapports illégaux avec une mineure », d'une prison suisse où il est incarcéré à la demande de la justice américaine. C'était il y a dix ans, c'est-à-dire presque une éternité, quand #MeToo n'existait pas. Depuis lors, le cinéma est en plein examen de conscience. Et en novembre 2020, dans un article du *Parisien*, une nouvelle accusation de viol contre Polanski, alors en promotion pour son dernier film sur l'affaire Dreyfus, fait l'effet d'une bombe. Temime organise la riposte. Fidèle à sa ligne, mais sans tambour ni trompette. « J'ai rédigé un communiqué de quatre lignes qui ne veut rien dire, ça m'a bouffé trois jours », soupire-t-il. Son client, fait-il savoir, « conteste avec la plus grande fermeté » et il « ne participera pas au tribunal médiatique » auquel on veut le soumettre. Point barre. « Dans ce genre d'affaires, explique l'avocat, les gens mis en cause sont dans une quasi-paralysie. Vous dites un mot et vous avez un effet boomerang pire. » Il sait toute la complexité de son métier : « J'ai conscience de la difficulté des victimes de violences sexuelles à affronter la justice, précise-t-il. Mais en appeler sans cesse à l'opinion, c'est mettre les accusés dans l'incapacité absolue de se défendre. » Des agences de com' sont payées pour rétablir l'équilibre si tant est qu'il soit menacé. Elles se pressent désormais autour de chaque personnalité ayant



LA VIE DE PALAIS

Hervé Temime dans les couloirs du palais de justice de l'île de la Cité à Paris, en mars 2018.

maille à partir avec la justice. M^e Temime, comme la plupart de ses confrères, est bien placé pour le savoir. Anne Hommel, *ex-spin doctor* de DSK et spécialiste de la « communication de crise », veille à l'image de plusieurs de ses clients, dont Roman Polanski et Patrick Bruel (visé par des plaintes pour harcèlement et agression sexuelle). Il est loin le temps où les avocats se contentaient de batailler sur la procédure.

Le « cirque » médiatique ? Autant Temime apprécie les chroniqueurs judiciaires qui le lui rendent bien, autant il pourfend les journalistes d'investigation, ces empêcheurs d'instruire en secret. « Un jour, rapporte l'un d'eux sous couvert de l'anonymat, il m'a crié au téléphone : « Vous êtes désormais mon ennemi personnel et la vie est longue. » Il hurlait. Y'avait du larsen. » Au tribunal, M^e Temime a fait de cette inimitié une arme : « Je joue les juges contre les médias. Je les rehausse dans leur fonction. Je leur demande d'appliquer la loi. » À cet égard, sa prestation, lors du procès Tapie, en avril 2019, devant le tribunal correctionnel de Paris, passe pour un grand moment de l'histoire judiciaire. D'abord, tout au long des débats, l'ex-patron de l'OM n'a cessé d'intervenir. Même rongé par le crabe, il fait du Nanard, ponctue ses interventions d'un « scusez », d'un « alors pardon » – ne manque plus que « salut bonhomme ». Temime semble s'effacer derrière lui, le laisse jacter à tort et à travers. Puis il se lève pour plaider. Et trois heures durant, le visage en sueur et avec la précision d'un artilleur, il met en pièces le dossier d'accusation et l'image, mensongère selon lui, que l'on a collée à son client. Ce n'est pas la marionnette, dit-il en substance, que l'on juge.

« Comment peux-tu défendre un type pareil ? » Hervé Temime ne compte plus les fois où il a entendu cette question « absurde pour un avocat ». Dans l'affaire du Mediator, ses détracteurs lui reprochent même de faire obstruction à la justice. Il est vrai qu'avec ses associés, il a usé toutes les ressources du Code pénal. Questions prioritaires de constitutionnalité, requête en nullité, demande de supplément d'information et d'expertise... Entre-temps, son client, Jacques Servier, PDG des laboratoires du même nom, est mort de vieillesse. « Dans cette affaire, le simple fait d'agir est

considéré comme insupportable, s'emporte l'avocat. Toutes les demandes que nous avons faites, je les assume intégralement. Ce qui n'est pas acceptable, c'est le délai d'examen de ces recours et ce n'est pas nous qui en sommes responsables, mais le parquet. » Après dix ans d'empoignades, d'atermoiements, de dérobades, de manœuvres de toutes sortes, le procès, prévu pour six mois, s'est ouvert en septembre 2019. « Vous voyez ces piles ? me dit l'avocat en pointant du doigt trois chemises cartonnées sur son bureau Knoll. Ce sont les pièces utiles, au point où nous en sommes aujourd'hui à l'audience. » Après des mois de débats et une centaine de personnes appelées à la barre, il pense avoir enfin trouvé son « axe de défense ». Son CQFD. Mais tous les moyens sont-ils bons, face à quelque trois mille plaignants souffrant de valvulopathie, certains à bout de forces ? « On a toujours dans notre métier un rapport compliqué à la vérité, me rétorque-t-il, mais je n'ai jamais menti une fois en plaçant. Je ne dis rien que je ne crois pas. »

Il répète souvent qu'il n'aurait pas les moyens de se prendre comme avocat. Il applique aux entreprises un tarif uniforme de 800 euros de l'heure, hors taxe. Aux particuliers, il demande moins. Parfois rien. « Il ne m'a pas fait payer, affirme Stéphane Delajoux. Plus personne ne venait au cabinet, je n'avais plus de rentrées financières. » M^e Temime peut désormais se payer le luxe de jouer parfois sans retour sur investissement. Grand prince libéré des entraves du casino. « L'argent, il en gagne, mais au fond, il s'en fout. Ce qui l'intéresse, c'est l'humanité des gens », s'enflamme un autre de ses anciens clients, poursuivi dans l'affaire Clearstream, le journaliste Denis Robert, qui dirige aujourd'hui la rédaction du *Média*, une web-télé proche de La France insoumise. Si même les révolutionnaires donnent leur absolution à l'avocat des « puissants »... Il faut dire que Denis Robert est aussi un artiste plasticien. Lors d'un de ses premiers rendez-vous rue de Rivoli, il a eu la surprise de découvrir une de ses toiles dans une salle de réunion. « Sans le dire, Hervé Temime était allé l'acheter dans ma galerie. » L'avocat sourit : « C'est le premier client à qui j'ai remis un chèque. » On espère qu'il est encadré. □



DITES-MOI TOUT
Hervé Temime
dans son cabinet
de la rue de Rivoli,
en décembre 2019.